

Avant-propos

Anne-Yvonne JULIEN

La ville habite la littérature contemporaine québécoise et acadienne des années 1950 à aujourd'hui, tous genres confondus. Au début des années 1950, l'espace urbain est souvent sollicité dans le roman comme toile de fond pour évoquer la détresse d'un monde où les modèles anciens deviennent progressivement caducs ou bien pour énoncer des volontés de vrai renouvellement idéologique et politique. Dans les années 1960-1970, il accueille l'idée nationale, l'espérance communautaire ou l'élan féministe et se propose comme l'espace-support d'une réflexion politique, sociale et culturelle militante, sur arrière-plan d'humiliation des francophones. Mais la ville peut aussi se faire espace dramatisé ou scène subversive d'une parole ordinaire, voire ostensiblement populaire – joual ou chiac –, puis dans les années 1980-1990, le signe d'une ouverture à des identités plurielles en dialogue et enfin, avec le nouveau siècle, le vecteur du retour à une littérature du sujet, d'un sujet saisi dans ses multiples dimensions, psychique, sociale, éthique.

L'option retenue a été celle de l'exploration d'un corpus ample et décloisonné, essentiellement emprunté aux champs québécois et acadien, appréhendé entre l'après-Seconde-Guerre mondiale et aujourd'hui. Mais des incursions d'importance seront faites aussi du côté des écritures franco-ontarienne et franco-manitobaine.

Il va de soi que cette ampleur de champ rend l'enquête plus complexe, mais elle la rend également plus fertile : chaque domaine a certes son soubassement historique, son fondement sociologique, son lien spécifique à la période coloniale et à la littérature canadienne-française, son cheminement culturel propre et l'assise que lui donne une reconnaissance institutionnelle plus ou moins ferme (scolaire, universitaire, critique, éditoriale), mais il fonctionne en interdépendance avec les

autres car il s'agit bien chaque fois de littérature en langue française en bordure d'un contexte anglophone. Comment ne pas noter à cette occasion que, dans ce champ si vaste, la visibilité n'est pas également partagée¹. Sans ignorer ces rythmes différents renvoyant aux *realia* historiques, nous entendons montrer que chaque domaine s'enrichit d'être abordé dans la proximité des autres domaines envisagés. Un itinéraire ne se construit que lorsqu'une carte a été dépliée. Ici, nous nous adossons à un héritage substantiel et reconnu, celui des travaux de l'APLAQA (Association des professeurs des littératures acadienne et québécoise de l'Atlantique) qui depuis des années sous l'impulsion de son fondateur Robert Viau, évitant les logiques régionalistes parfois réductrices, ont tracé de multiples directions de recherche à travers les divers secteurs des études canadiennes en langue française, en leur cherchant des prolongements à l'échelle mondiale des études francophones².

Notre hypothèse est qu'il vaut peut-être de se pencher sur la catégorie que représenterait une « littérature urbaine » en lien avec le corpus choisi, tant les terrains textuels qui pourraient la circonscrire paraissent offrir de strates diverses, strates relatives aux scansions d'une Histoire, aux évolutions accélérées des modes d'occupation du territoire, et aux temps forts des discours générationnels.

Julien Gracq dans *La Forme d'une ville*³ a su manifester à quel point un espace urbain, – il s'agissait en l'occurrence d'une ville française tranquillement provinciale, Nantes –, pouvait être un incubateur d'écriture, modelant le sujet qui l'habite, serait-ce mentalement, à partir d'une « cellule germinale » à demi-fictionnelle. Et nul peut-être mieux que cet écrivain-géographe, venu du surréalisme, n'a montré à quel point l'urbain s'organise en un code complexe, avec ses unités lexicales ou figurales, sa grammaire, ses conjonctions préférées, ses règles et ses exceptions, et à quel point, donc, il est moins objet de représentation que matrice structurante pour tout artiste qui s'en empare. La critique littéraire du côté de la géocritique ne fait pas fi de cette conjonction des approches géographiques et sémiologiques : B. Westphal, se situant dans le prolongement de la phénoménologie, définit la géocritique comme une démarche qui consiste « à sonder les espaces humains que les arts mimétiques agencent par et dans le texte, par et dans l'image, ainsi que les interactions culturelles qui se nouent sous leur patronage⁴ ». Inflexion

-
1. On pourra se reporter au stimulant essai de François Paré, *Littératures de l'exiguïté*, Ottawa, Nordir, 2001.
 2. Sur le site de l'APLAQA sont répertoriés colloques et publications de l'Association. Pour plus d'informations, consulter : [<http://www.unb.ca/fredericton/arts/departments/french/aplaqa/index.html>].
 3. GRACQ Julien, *La Forme d'une ville* dans *Œuvres complètes*, t. 2, édition établie par B. Boie, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1995.
 4. WESTPHAL B., *La Géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, Éditions de Minuit, 2007, p. 17.

d'analyse que nous rencontrerons en tentant d'aborder les textes de notre corpus au prisme de la ville.

Cette interrogation a, de fait, une pertinence si l'on se situe sur le plan de l'histoire des littératures canadiennes-françaises : ainsi, dans les débats qui s'élèvent au sein de l'École littéraire de Montréal (1895), importants, car ils énoncent pour la première fois le souci de penser les axes d'une littérature encore émergente, dire la ville ou en faire un non-objet esthétique n'est en rien indifférent. On se souvient que selon le critique Paul Wyczynski⁵, l'École littéraire de Montréal⁶ a connu trois temps forts : une période fin de siècle où de jeunes poètes audacieux, parmi lesquels le fulgurant Nelligan (1879-1941) entendent entrer pleinement dans la modernité et ne pas prolonger une poésie d'esprit romantique et messianique, comme celle qui s'est épanouie depuis les années 1860. Sont, à certains égards, revisités le formalisme du Parnasse, le spleen baudelairien, les naïvetés verlainiennes et les effets de brume symbolistes. Puis l'École renoue quelque peu avec la tradition en affirmant dans les statuts de 1909, avoir le projet de « travailler avec tout le soin et toute la diligence possibles à la conservation de la langue française et au développement de [la] littérature nationale » : c'est l'heure des « régionalistes » en prise sur l'idéologie du terroir, préférant la continuité à la rupture, mais avec l'objectif, toutefois, de régénérer les codes du lyrisme. Vient enfin un temps plus éclectique au sein duquel se formeront ceux qui seront nommés « exotistes » voire « parisianistes », sensibles, par exemple, aux théories unanimistes⁷. C'est dire que le clivage des visées idéologiques et esthétiques a pu recouper l'opposition entre des paysages littéraires.

La ville sera donc appréhendée ici comme un prisme signifiant à travers lequel, sur six décennies (1950-2010), des écritures de romanciers, de nouvellistes, de poètes, de dramaturges ou d'auteurs-compositeurs de chansons – nous avons essayé de travailler sur un panel large de supports génériques – ont la faculté de dire tout à la fois un programme littéraire spécifique, une situation politique, une appartenance ou une pluralité d'appartenances, un rapport ambigu aux modèles esthétiques, une aspiration mémorielle ou un intense désir de recommencement.

5. Paul Wyczynski, (1921-2008), historien de la littérature, comparatiste, spécialiste de l'œuvre d'Émile Nelligan et de l'École littéraire de Montréal.

6. Voir Fonds École littéraire de Montréal 1896-1935, CRCCF, université d'Ottawa.

7. Pensons en particulier aux *Atmosphères* (1920) de Jean-Aubert Loranger et à la signification structurante du motif de la fenêtre, médiatrice entre le Je et le Nous de la collectivité : « Ce que je vois donne l'équilibre à tout mon être qui s'y appuie. » (« Je regarde dehors par la fenêtre », dans *Les Atmosphères*, Montréal, HMH, 1970.)

Ajoutons que notre réflexion vient se nourrir des apports extrêmement féconds de travaux déjà conduits autour de cet axe urbain des littératures canadiennes de langue française⁸. Ces travaux ont, semble-t-il, connu leur acmé dans les années 1980 et au début des années 1990. Montréal poétisé, fictionnalisé, dramatisé, argumenté, chanté a certes été au premier plan de cette constellation d'études mais les questions liées à l'urbanité – ou à la modernité ou postmodernité urbaines –, tout particulièrement dans le genre poétique, ont été également très souvent abordées par la critique dans les champs acadien et franco-ontarien. En réactiver le principe nous paraît opportun, car c'est une manière d'aborder sous un angle renouvelé des problématiques qui ont été dominantes au cours des dix dernières années : questions identitaires, déterritorialisations, centres et périphéries, littératures en contact, cultures minoritaires, littératures de l'exiguïté, transculture, littérature-monde, toutes problématiques ayant une attache avec la gestion discursive d'un espace, donc, indirectement, d'un espace urbain.

Nous avons opté, d'emblée, pour un « Montréal en diachronie » dont l'ample bilan de Lise Gauvin⁹ est l'occasion. Objet de haine ou d'adulation, Montréal a si intensément fécondé l'imagination de générations de romanciers, que son inscription dans le discours littéraire et son traitement en termes esthétiques ne peuvent que nous retenir, car ils se laissent appréhender sur un mode évolutif ; et cette histoire d'une littérature de fiction montréalaise, même si elle a son incontestable particularité, est un instrument de mesure précieux pour l'ensemble du corpus choisi.

Trois axes majeurs seront retenus pour la progression de notre enquête. Il s'agira de concevoir sur quels modes infiniment divers la ville écrite, quel que soit l'arrière-plan sur lequel elle se découpe, s'offre en zone d'affrontement exemplaire de valeurs ou de contre-valeurs auquel le conflit des espaces donne forme. Puis, le propos sera de définir les éléments lexicaux récurrents de ce vocabulaire urbain et les inflexions génériques qu'ils favorisent. Enfin, notre attention se concentrera sur les écritures de la migration qui, depuis quatre décennies, ne cessent de travailler à un réaménagement symbolique des lieux habités, hors de toute cartographie institutionnelle.

8. Nous ne pouvons que citer les noms si prestigieux de P. Nepveu, L. Gauvin, G. Marcotte, R. Robin, B. Melançon, P. Popovic, J.-F. Chassay, S. Harel, F. Paré, M. Biron, J. Morency, H. Destrempe, R. Boudreau, A. P. Mossetto, J. F. Plamondon, Ch. Horvath, tout en étant conscients qu'il faudrait en ajouter bien d'autres encore, mais l'appareil critique de nos contributeurs leur rendront indirectement hommage.

9. Lise Gauvin intervient ici tout à la fois en tant que critique, éminente spécialiste des Littératures québécoises et des Littératures francophones, et comme auteure, entre autres fictions, des *Lettres d'une autre* (Le Castor astral, 1984), roman épistolaire où Montréal joue un rôle essentiel. Nous lui en sommes très reconnaissants.